



L'inexistence sociale essais sur le déni de l'Autre

Châtel V. (dir.), Academic Press Fribourg, 2007

Qu'est-ce qui légitime le souci de réfléchir cette question du déni de l'autre pour un groupe de chercheurs ? D'emblée une série de chiffres et surtout un phénomène d'exclusion qui aujourd'hui s'est mondialisé et touchent des millions, voire des milliards d'individus : de personnes victimes de nouvelles formes d'esclavage, d'enfants sans droit et sans enfance (des enfants soldats, des enfants sans nationalités, des enfants dont on abuse sexuellement, etc.), en passant par les « sans papiers », qui semblent être davantage d'ailleurs des « privés de papiers », les Roms, etc.

Ce travail se veut très ciselé, et prend le parti des entrées plurielles – tant par la diversité des sujets, que par les écritures, puisque plusieurs auteurs participent à cette réflexion. Une de ces entrées repose sur un travail de déconstruction des modalités et des modes d'expression de l'inexistence sociale, des questions de visibilité, des formes variées de ce déni d'existence, qu'elle soit sociale, culturelle, économique ou politique. Parallèlement à cette démarche de théorisation ou d'approches plurielles à partir de thèmes supports, sociologues, anthropologue, criminologue, journaliste, juriste participent collectivement à ce travail et nous éclaire plutôt richement par ces éclairages disciplinaires plurielles.

Cette négation violente de l'Autre et les tentatives d'exploitation et d'annihilation qui lui sont contiguës sont très bien approchés, notamment par certains exemples et notamment celui pris à partir du conflit qui opposa Tutsis et Hutus. Ce questionnement qui met en exergue la déshumanisation des victimes et l'inhumanité des auteurs, nous permet de considérer le double jeu des acteurs qui pour les victimes par exemple, les conduisent parfois à des « formes de dénégation de soi, de mépris de soi, de rejet de soi, conduits des êtres humains à n'être plus des sujets du vouloir, à n'être plus capable de dire « je », à ne plus pouvoir parler en nom propre, à ne même plus concevoir qu'ils ont quelques chose à dire, à ne même plus vouloir dire ce qu'ils veulent ».

Comme l'écrit Marc Henri Soulet, « quand on est socialement rien et qu'on est psychologiquement mort, il ne reste plus qu'à endosser la réalité et à l'endurer ». Un ouvrage utile, pertinent, riche en approches et illustrations, qui permet de considérer ce qui se joue aujourd'hui encore plus qu'hier dans cette dynamique propre aux sociétés dites modernes qui plus qu'exclure, anéantissent, font disparaître ou rendent invisibles socialement et psychologiquement des individus devenus fatalistes - persuadés que ce qu'ils vivent est « normal », ôtant à chacun toute légitimité à se battre. Les béninois ne disent-ils pas que « *le grain de maïs a toujours tort devant la poule* », cela étant suffisant pour admettre que toute lutte s'avère inutile.